

— Vous paraissez souffrante, lui dit Rose, qui avait peine à retenir ses larmes.

Césarine fut frappée du ton de commisération sur lequel la jeune fille avait prononcé ces mots.

Elle la remercia par un long regard où se peignaient mille pensées confuses.

— J'ai marché trop vite, dit-elle, cela m'a essoufflée. Me voilà déjà remise.

Rose prit connaissance du billet.

Son amie s'était contentée de lui demander deux couleurs qui manquaient à sa palette.

— C'est bien, dit Rose, je vous remettrai tout à l'heure la réponse. En attendant, veuillez me suivre chez Mme Petitot qui vous a reconnue de sa fenêtre et désire vous parler.

Césarine était stupéfaite de ce qu'elle ne lui adressait aucune question au sujet de sa visite précédente.

Comme elle avait peine à monter l'escalier, tellement le cœur lui battait, Rose la soutint avec la plus grande sollicitude.

— J'ai une recommandation très importante à vous faire, lui dit tout bas la jeune fille, gardez-vous de révéler à Mme Petitot que vous êtes en service à Châteauroux. Faites comme si vous veniez prendre de ses nouvelles. Vous n'ignorez pas qu'elle est tombée en paralysie. Elle va un peu mieux ; mais la moindre secousse pourrait la faire retomber au plus bas. C'est bien entendu, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, dit Césarine qui marchait de surprise en surprise.

Rose l'introduisit auprès de bienfaitrice et se retira, comme c'était convenu.

— Asseyez-vous, Césarine, dit la paralytique. Je vois à votre mine que vous avez encore beaucoup souffert.

— Ne parlons pas de moi, bonne madame. Je donnerais ce qui me reste de vie pour vous rendre la santé.

— J'ai été bien éprouvée.

Elle lui raconta la visite de François Brégent et lui dépeignit les angoisses par lesquelles elle avait passé.

— Nous sommes perdues ! dit la Rassajou. François a les plus mauvais instincts. Il reviendra vous demander de l'argent.

— Ce n'est pas mon opinion. Je ne sais ce que fait en Afrique votre aventurier de neveu ; mais je suis convaincu de sa sincérité, de sa loyauté. Le danger ne nous viendra jamais de lui, mais d'un autre qui vous tient beaucoup plus au cœur.

— Jacques, n'est-ce pas ? Auriez-vous appris du nouveau ?

— Non ; mais j'ai tremblé pour Mme de Fallière, en apprenant que son médecin désespérait de la sauver, lors de sa dernière crise, et que votre fils était auprès d'elle.

— Que pensiez-vous donc, madame ?

— Je n'ose vous le dire, à vous, qui êtes la mère de l'imposteur.

— Vous le croyez donc capable d'un crime ?

— Eh bien ! oui, et il me tarde de sortir de cette situation horrible. Dans quelques semaines, dès que mes forces me le permettront, je quitterai ce pays, je m'enfuirai avec mes deux enfants, et je ferai savoir toute la vérité à la comtesse. Elle aura pitié de moi, elle nous gardera le secret. Elle ne saurait d'ailleurs tenter aucune poursuite contre votre fils. Elle sera trop heureuse d'avoir retrouvé le sien. Si j'ai tant hésité à remplir ce devoir, c'est surtout dans l'intérêt de Rose, dont je ne voudrais révéler l'identité à âme qui vive.

— Dieu veuille, dit la Rassajou, que tout se passe aussi bien que vous le supposez. J'aurais préféré me charger moi-même de réparer le crime de mon fils. Je connais Marcel, il est bon et généreux. Je puis me confier à lui. Il pardonnera à Jacques et prendra ses précautions pour que vous ne soyez en rien mêlé à l'affaire.

— Pourquoi tardez-vous à agir ?

— Parce que mon fils est sans ressources.

— Demandez-moi ce que vous voudrez. Voulez-vous cinquante mille francs ?

— Oh ! non, bonne madame, pas maintenant. Plus tard je ne dis pas, si mon fils pensait à se ranger. Pour l'instant, il faut qu'il se décide à gagner sa vie.

— Il ne fera jamais rien de bon !

— Vous vous trompez, madame. Jacques n'est point paresseux. C'est l'ambition qui l'égaré. Il lui fallait un emploi avantageux, il l'a trouvé.

— Oui, je sais, à La Châtre, tout près de Mme de Fallière, dont il convoite les cent mille francs.

— Rassurez-vous, Jacques n'accepte pas cette place. Il partira après-demain pour la Tunisie où l'un de ses anciens professeurs de l'Institut Agronomique l'envoie gérer un vaste domaine. Il aura cinq cents francs par mois et une part dans les bénéfices.

— Vous en êtes certaine ?

— Absolument. Il a écrit à ce sujet à Mme de Fallière. Il ne viendra même pas à Châteauroux.

Et, se conformant strictement à la recommandation de Rose, la Rassajou ajouta :

— Je suis venue vous annoncer ces bonnes nouvelles. Rien ne

presse. Attendons que Jacques soit bien installé dans sa place, et sans qu'il puisse sans doute, j'avertirai M. Marcel, j'obtiendrai son pardon, Jacques ne saura même pas d'où le coup sera parti. N'ayant à compter que sur lui, il n'en sera que plus sérieux.

— Et vous, ma pauvre femme, que deviendrez-vous ?

— Je rejoindrai Jacques. Il faudra bien qu'il me garde auprès de lui. Il m'a d'ailleurs promis de me rappeler le plus tôt possible.

— Puissiez-vous ne pas vous illusionner sur sa conversion !

— J'ai pleine confiance, répliqua la Rassajou. Aussi, je vous supplie de me laisser régler moi-même l'affaire Marcel.

— C'est entendu, ma pauvre femme. Et que ce soit le plus tôt possible. Si vous réussissez, vous m'aurez enlevé un gros poids de la conscience. Ne manquez pas de m'informer du résultat de votre intervention.

— Accordez-moi trois semaines de répit, le temps de laisser mon fils s'installer en Tunisie, où Marcel j'en suis sûr, le laissera bien tranquille. Il est si bon, si humain, M. Marcel ! Il aura pitié de moi et fera grâce au coupable.

— Dieu vous entende !

Comme Césarine se levait, décidé à se retirer, Mme Petitot la pria de prendre sur la cheminée une petite clef qui ouvrait les tiroirs de son secrétaire.

— Rendez-moi le service, dit-elle, d'ouvrir le tiroir de gauche.

Césarine obéit.

— Prenez mon port-feuille, ouvrez-le.

Ce portefeuille contenait une dizaine de mille francs en billets de banque.

— On ne fait rien de bon sans argent, dit Mme Petitot. Partageons cette petite somme. Elle vous facilitera vos allées et venues, vos démarches. Et puis, je ne veux pas que vous soyez esclave chez les autres, même chez votre fils.

— Vous êtes trop bonne, dit Césarine, qui n'osait déplier la liasse des billets de banque.

— Faites vite, Rose va venir. Il est inutile qu'elle sache que je vous ai donné de l'argent.

Césarine accepta avec joie.

Toute rougissante de plaisir et de confusion, elle détacha cinq billets de mille et les serra dans son carnet. Puis elle remit en place le port-feuille, ferma le tiroir et reposa la clef sur la cheminée.

Au même instant, on frappa à la porte.

— Entrez, dit Mme Petitot qui avait reconnu le pas de Rose.

Celle-ci n'avait pas perdu de temps. Pierre, prévenu par elle, était accouru et se tenait en embuscade au salon.

Mais avant de mettre sa mère en présence de l'ingénieur, Rose tenait à remplir un devoir qu'elle considérait comme sacré.

— Reconnais madame, lui dit la paralytique, et laisse-moi seule une petite heure. Je vais tâcher de dormir.

Tout s'arrangeait à souhait.

A peine sortie, Rose prit amicalement Césarine sous le bras.

— J'ai à vous parler, lui dit-elle, veuillez passer dans ma chambre. Marchons doucement, pour que Mme Petitot ne s'aperçoive de rien.

La Rassajou tenta une diversion, donc le but manifeste d'éviter cette entrevue.

— Soyez sans crainte, mademoiselle, je me suis gardée de faire connaître à cette pauvre dame que la comtesse de Fallière m'a prise à son service.

— C'est bien ! mais il ne s'agit pas de cela. Entrez, je vous prie.

Rose avait ouvert la porte de sa chambre. Elle y attira Césarine, qui paraissait en proie à une vive inquiétude.

Dès qu'elles furent seules, à l'abri des regards indiscrets, Rose tomba aux genoux de la visitante et, laissant couler ses larmes :

— Je sais tout, dit-elle. Je n'ignore pas le sacrifice que vous avez fait pour m'assurer une existence tranquille. C'était trop vous demander. Je vous dois une part de mon affection. Je vous prouverai que votre fille n'est pas une ingrate.

Après une telle révélation, la Rassajou aurait dû ouvrir ses bras à Rose, la serrer contre son cœur et lui témoigner la joie qu'une mère peut éprouver en embrassant sa fille après une aussi cruelle séparation.

Elle restait immobile, les yeux dilatés par l'angoisse.

Pas un mot d'amour ne s'échappa de sa bouche.

Rose se releva, tout attristée par cette inexplicable indifférence.

Césarine comprit sans doute ce que son attitude avait d'étrange.

— Mon enfant, dit-elle enfin, c'est vrai, vous me devez votre bonheur. Sans moi, vous auriez péri sous les coups du monstre dont on m'a accusée à tort d'être la complice. Du fond de mon cachot, j'ai toujours pensé à vous, je me réjouissais de vous avoir trouvé une seconde mère. J'ai fait ce que je devais faire, et je ne regrette rien.

Et comme Rose lui ouvrait ses bras, elle se laissa embrasser par elle mais elle ne lui rendit qu'un baiser froid, embarrassée, fuyant.

— Que puis-je faire pour vous être utile ? lui demanda la jeune fille. D'abord, je ne veux pas que vous restiez un jour de plus en domesticité. Je ne possède rien par moi-même, mais j'ai un ami qui me prêtera, qui me donnera de quoi vous assurer l'indépendance.